

Heather Dohollau : l'évidence lumineuse. Actes du colloque de Cerisy, dir. Daniel Lançon et Tanguy Dohollau. Bédée : Éditions Folle Avoine, 2006. 24 euros. ISBN 2-86810-177-1.

Poète du regard braqué implacablement mais, malgré ses troublantes fragrances, toujours sereinement, sur l'*ontos*, l'écumante et éphémère présence des choses et des êtres, Heather Dohollau sait, au cœur même de son langage, chercher et trouver l'au-delà de celui-ci : l'épaisseur de notre immanence se révélant transparence, la matière se volatilissant en illumination. C'est ainsi que la finitude, qu'elle ne cesse de traverser et de méditer, est vécue comme acte et lieu d'illimitation, le perceptible s'ouvrant à une dimension d'invisible et ceci dans une expérience de leur non-différence, leur synonymie. Partout dans l'œuvre poétique de Heather Dohollau – de *La venelle des portes* et *Matière de lumière* au *Point de rosée* et *Une suite de matins* – s'accomplit, jamais prétentieuse, toujours digne et solennelle, mais discrètement exaltée et pleine de grâce, une aventure du devenir, de l'enfantement perpétuel, de l'*ontos*, aventure où l'atemporel et le mortel s'interpénètrent, où la vie de l'autre – ami, artiste, poète, enfant – affiche une pertinence qui plonge profond dans celle du moi, où, pourtant, le « seuil » du sujet est compris comme étant le seuil de la totalité. Cette porte de ce qui est a, d'ailleurs, chez elle, un nom : l'amour ; et la logique fondamentale qui dynamise cette œuvre consiste à inciter, simplement et tautologiquement, à aimer ce qu'on aime. Écrire devient ainsi pour Heather Dohollau un acte de transmutation de la façon dont on peut vivre le quotidien : le poème est affirmation là où parfois d'autres poussent à voir du peu ; il est consentement à ce « tout de rien » plutôt que protestation et fuite, mallarméennes, idéalistes, face au « rien de tout ». Dire oui, c'est êtreindre l'étonnante incipience qui ne cesse de surgir, cette fraîche et ruisselante naissance du « déjà-là », d'un oublié qui est gloire et grâce, palpable mais loin aussi de notre stricte matérialité.

Ces actes du colloque de Cerisy, si heureusement gérés, parlent tous avec affection et une pénétrante empathie de la puissante mais si délicate méditation sur l'être que génère l'œuvre poétique, aujourd'hui riche et relativement abondante, d'une anglophone à la fois exilée et rapatriée dans un pays et une culture pleinement assumés. Ce qui attire peut-être surtout les artistes, philosophes, poètes et critiques qui commentent le travail de Dohollau, c'est à mon sens le désir chez elle de se sensibiliser, non pas aux prestiges d'une rhétorique, d'un style, d'une expressivité esthétisante, mais à ce qu'elle appelle, précisément dans son poème *Cerisy*, « l'autre poésie celle qui n'est pas écrite / Mais que l'écriture projette ». Aucun effort pour

privilegier l'intériorité textuelle du poème; celui-ci s'oriente sans hésiter vers le mystère de notre incarnation, l'étrange splendeur de ce qui est donné au sein du 'passage magique' des éternels commencements que nous vivons. Certaines des analyses mettent l'accent sur l'expérience, fondatrice, de l'île, où, malgré solitude et dénuement, règne l'intensité d'un regard intime et concentré. La complexité de la conception du lieu est ainsi méditée dans, simultanément, son caractère concrètement vécu et sa dimension non situable, multiple, paradoxale. La poète tresse et tisse temporalités et intemporel, spatialités ancrées et celles que seuls l'esprit et l'âme sauraient reconnaître. Si, souvent, comme chez, par exemple un Joseph Brodsky, le regard de Heather Dohollau établit son théâtre d'opérations par rapport à une fenêtre qui donne sur l'immanence du monde, ce cadre qui se forme permet de filtrer et d'accueillir, de se concentrer et de voir en miniature le macrounivers. Logique qui, certaines analyses le soulignent, mime celle de cet art de la peinture qui a tant retenu l'attention de la poète. Ce qu'il nous faut sans doute surtout, à notre tour, retenir en lisant ces pages, c'est l'ardeur et la douceur d'une voix pour laquelle la 'lumière' n'est ni un mot comme d'autres, ni une sorte de métaphore pour enjoliver le poème compris comme lieu d'embellissement : Dohollau écoute, et nous offre, une voix qui comprend à quel point chaque mot « excède le signe », comme disait Yves Bonnefoy, de ce qu'il cherche à désigner. Voici l'œuvre d'une « jardinière » du temps vécu, mais d'un temps devenu non-temps car site hors-textuel et au-delà de toute réduction langagière. L'œuvre, en un mot, d'une grande poète.

Janine Mitaud. *Forêt.* Mortemart : Rougerie, 2006. 63 pages. 11 euros. ISBN 2-85668-118-2.

Dans la forêt de ce que nous sommes, faisons et disons, « l'écarlate du tragique » peut sembler l'emporter sur, par exemple, « la beauté géométrique [des cristaux – ces temples minuscules] » (13), le désordre, le chaos, le hasard risquant de masquer l'impensable, l'inconcevable grâce de ce qui, néanmoins, est, ne cesse d'être. Janine Mitaud est celle qui résiste à cette tentation, si forte, si moderne, d'une mélancolie fondée sur les prestiges d'un cynisme à son tour lové dans la réconfortante chaleur d'une philosophie de l'absurde inguérissable. Lucide pourtant, elle s'ouvre à la « ténacité » des choses qu'elle écoute parler le langage de leur étrange mais fidèle présence. Certes, voici une œuvre, aujourd'hui considérable (une bonne quinzaine de titres : *Les armes fulgurantes*, *L'échange des*